

Compte rendu : Kamel Daoud, *Houris*, Paris, Gallimard, 2024

ADNANA GIROUD¹

Le livre de Daoud coule comme un long poème au rythme des sanglots de l'aube. Sa narratrice sans voix, une miraculée devenue hors-la-loi afin de préserver la mémoire endolorie des victimes de la guerre civile, raconte son odyssée à un être encore invisible, une *Houri* cachée au fond de son ventre, et à laquelle elle ne donnera la possibilité de voir la lumière des étoiles que lorsque son histoire sera terminée. Dans ce roman qui suit vers hier le chemin d'un personnage brisé jusqu'au fond de l'âme, et dont les souvenirs risquent de s'émietter telle la poussière du sable à cause d'un silence magistralement orchestré, les destins se rencontrent, les histoires s'enchevêtrent pour tenter de faire sortir de l'amnésie un peuple dont la peur se tapit dans l'ombre de l'oubli.

Si la narration organisée en trois parties se divise ensuite en trente-trois, trente-deux et trente-cinq chapitres distincts, c'est pour suggérer à la fois la perfection de l'âge éternel que le Prophète promet à ses fidèles martyrs dans le Coran et la foi brisée de ce personnage tu, dont la voix défunte ne peut plus recenser l'horreur étouffée par l'État même.

Née dans un Endroit mort, un lieu miséreux où l'indigence côtoie le mystère de la nuit silencieuse, la jeune L'bia, cinq ans, vit une enfance ordinaire, presque heureuse, dans les bras de sa sœur aînée Taïmoucha, qui lui sert de sœur, de mère et de père. Leur jeu de cache-cache semble la protéger des loups affamés lorsque sa sœur lui crie avec précipitation : « Couca ! » et lui demande de compter. Compter sur ses petits doigts les mille secondes qu'elle met à la retrouver, les mille caresses qu'elle lui offre, les mille étoiles qu'elle tient prisonnières dans son verre, et les mille têtes qui tombent la nuit du 31 décembre 1999. Mille, et une de moins, la sienne, qui a été recousue à l'hôpital d'Oran grâce aux supplications de Khadija Az, une volontaire devenue mère de substitution cette nuit-là. Née une deuxième fois dans une ambulance qui bêle sa douleur aux nuances d'un sang trop rouge, trop jeune, L'bia devient Fajr, ou Aube dans la langue intérieure. Parce qu'en effet, avec cette deuxième vie elle a eu droit à une deuxième langue,

¹ Professeure de français dans l'Académie de Lyon et doctorante à l'Université de Bucarest, École doctorale « Études Littéraires et Culturelles ».

mystérieuse, soyeuse, cachée et rebelle, qui permet d'enregistrer le tumulte extérieur, rauque et incompréhensible, et de suppléer au murmure éternel auquel l'enfant a été condamnée : « je possède deux langues. L'une comme la nuit, l'autre comme un croissant. L'une mange dans le cœur de l'autre » (p. 9). Et c'est cette langue extérieure, « la langue de la pitié des autres » (p. 12), qui se dispense « en poignées de sable » (p. 357) à l'approche du danger, qui a été étouffée par la loi de la « Réconciliation » en 2005, imposant un silence éternel aux victimes et aux témoins, au risque d'une punition qui menace de leur enlever l'identité une deuxième fois. Alors il ne reste à Aube que la langue intérieure, clandestine et infinie, pour s'adresser à son enfant pas encore née, son « inconnue ligotée dans le noir crépusculaire » (p. 12), dans son « monde de tendres cécités » (p. 15), pour lui conter son histoire tatouée avec du sang sur sa peau et la convaincre de rentrer au Paradis, de stopper sa descente sur la terre maudite des femmes, où l'on égorge la beauté et viole l'innocence.

La violence qu'avait subie Aube la nuit de sa traversée – cette nuit-là où les langues ont bifurqué « comme un fleuve coupé en deux » (p. 35) avant de devenir un murmure discret au fond de sa gorge pansée, réparée par une canule – s'est muée en une forme de violence mêlant amour et sacrifice pour un être encore caché. Cette mère en devenir promet à sa Hourri aux yeux dorés une mort très douce, salvatrice, une mort-vie en somme, qui lui épargnerait la misère des femmes nées sur cette terre désolée, que la pitié de Dieu avait désertée : « Après, quand je m'arrêterai, je te couperai la tête, pas avec un couteau, mais avec mille caresses, mille conseils pour que tu retournes d'où tu es venue. Car, ici, ce n'est pas un endroit pour toi, c'est un couloir d'épines que de vivre pour une femme dans ce pays » (p. 16). Convaincue qu'avec trois pilules elle sauvera « une vie entière de la vie entière » (p. 38), Aube s'obstine à déterrer des lambeaux de mémoire qui fuient ses yeux et se disputent l'oubli.

Résolue à répondre à l'appel de sa sœur Taïmoucha, qu'elle pense avoir tuée avec son compte entêté la nuit du massacre, Aube fuit Oran et se rend seule dans le village Had Chekala, où elle avait laissé sa voix et ses rêves d'enfant voler en éclats vingt-et-un ans auparavant. À nouveau, son chemin est parsemé d'embûches, puisque les ombres des loups affamés, ressuscités en la chair des hommes aux allures de faux dieux, la poursuivent, la chassent et veulent la faire plier. Sauvée par la monstruosité de son « sourire », qui reflète comme un miroir la bestialité des premiers loups, Aube est recueillie dans le fourgon blanc d'un livreur illettré, hanté par les livres qu'il ne peut écrire et qui ne lui pardonnent pas. Cet homme au verbe infini qui serpente comme un ruisseau le long de la route, Aïssa Guerdi, est le dépositaire des souvenirs anémiés par le temps et la mémoire chancelante des hommes qui exigent l'absence : « Mon histoire débordant de chiffres exacts et de comptes-rendus de ce qui s'est passé de 1990 à 2000 [...] » (p. 269). Aïssa, l'écrivain sans livre, se répète sans cesse des chiffres

et les noms des victimes dans sa tête, comme une incantation cyclique qui pourrait, à elle toute seule, éloigner l'obscurité de l'oubli. Mais comme « un souvenir est toujours écrit sur de l'eau, du sable, des matières qui changent et fuient » (p. 108), la mémoire d'Aïssa risque de s'effriter et de céder à la menace du néant, si bien que leur consignation – et à défaut le corps d'Aube tout entier, qui garde, inscrite sur sa peau, l'histoire d'une guerre entière – devient impérative pour le sauver de la folie.

Mais la ténacité d'Aïssa, cet homme-livre-non-écrit qui emprunte la narration pour quelques pages, effraie la jeune femme, qui s'enfuit en cachant son corps menu, et celui de la Houri qu'elle porte dans son ventre, dans l'ombre des corps des voitures immobiles. Arrivée à Had Chekala, elle découvre un village dysmnésique, où les identités sont éphémères, aussi futiles qu'un grain de sable dans le désert, et où les noms sont piochés dans le tamis d'une divinité à la main invisible, qui se joue des lois et des silences. Dans ce village déserté par les hommes arrimés aux paroles de l'imam Zabir, installés sur le flanc de la colline, au pied d'une mosquée opulente, boursouflée, qui se rit de l'indigence des paysans, les femmes attendent patiemment – et dans la privation extrême, inhabituelle pour un jour de Sacrifice – la décision de leur guide, un traître qui les nourrira de viande d'âne. L'absence des hommes permet aux langues de se dénouer et aux récits de se dire : Hamra, une jeune vierge kidnappée par les barbus de Dieu, violée, torturée, passée de main en main, avait réussi à sortir de l'enfer des égorgés, mais avait immédiatement pénétré dans celui d'une société aux yeux inquisiteurs, qui la rend coupable des crimes de ses bourreaux et grave sur son âme tourmentée la réputation d'une terroriste. Encore une fois, on pardonne aux hommes, aux meurtriers sans loi devenus des « cuisiniers », qui avaient quitté impunément leurs montagnes de sang pour s'installer dans les villages qu'ils avaient autrefois décimés, puisqu'ils sont à l'image de Dieu et portent son nom, mais pas aux femmes, qu'on fait taire et couvrir d'un voile noir, du « cercueil » de la mémoire collective.

Néanmoins, le retour à l'Endroit mort ne permet pas seulement la confirmation d'une mort symbolique des femmes, pendant la guerre civile et en dehors de celle-ci – puisque les actes de violence envers elles se perpétuent –, mais aussi la prise de conscience d'une culpabilité fautive, résultant d'un malentendu créé dans la douleur de la nuit du massacre. Aube comprend enfin que sa sœur ayant « l'odeur d'une dépouille dans [s]a mémoire » (p. 44) s'était sacrifiée pour la sauver : son invitation au jeu (« Couca ! ») était en réalité une invitation à la danse des chiffres qui font oublier la mort, et font vite venir le matin « en le tirant par ses cheveux dorés » (p. 127). Son désir de remuer la terre des morts ensevelis dans le chaos se transforme ainsi en élan de vie, puisqu'elle comprend que ce n'est pas la mort qu'il faut nourrir de ses souvenirs, mais la vie, avec son berceau immaculé, dans lequel elle peut faire grandir sa Houri : « je te

demande pardon. Je n'avais pas déchiffré que je devais vivre pour deux afin que ta mort ne soit plus vaine. [...] J'ai cru que j'étais à moitié morte alors que je devais vivre pour deux » (p. 371). À son tour, Aïssa – devenu symboliquement le Sauveur, car il se fait pardonner la faute de ne pas savoir écrire au moment où il donne à Aube la chance d'une troisième naissance – guérit de la malédiction de sa mémoire ensorcelante lorsqu'il remplace les chiffres fatidiques par le compte des étoiles.

Houri, la vierge promise du Paradis, mais aussi celle qui redonne vie. En accouchant de cette créature initialement vouée à la mort, Aube accouche d'elle-même et retrouve, par la même occasion, la voix qu'on lui avait enlevée pendant une nuit silencieuse, couleur du sang : « Kalthoum est ma langue, ma voix. [...] Je suis heureuse, je montre un grand sourire ininterrompu et je parle enfin. Pour me comprendre, on se penche sur ma petite fille très près, comme pour partager un secret ou une nuit complice » (p. 375-376).

Le roman de Daoud est un long souvenir qui louvoie sur les pages tatouées des erreurs du passé. Son langage poétique imite la langue intérieure de son personnage mystérieux, avec lequel l'auteur se confond dans une complicité intrigante. Où s'arrête la mémoire de Daoud et où commence celle de son personnage ? Les deux se complètent, se répondent comme une prière incessante adressée non pas à Dieu, mais aux hommes, à ceux qui doivent encore apprendre à vivre, à pardonner, mais sans pour autant oublier. Le style riche, la pseudo-polyphonie des monologues qui s'enchevêtrent pour reproduire le mouvement d'un tumulte collectif, les voix qui ne se parlent, curieusement, qu'en songe, ou dans une langue intérieure indéchiffrable sont les qualités d'un texte qui mime la fêlure identitaire d'un personnage hors de soi, mais que la puissance du souvenir ramène à des vérités subjectives plus fortes encore que celle de l'Histoire.